LE LÉPREUX.

ARGUMENT.

La lèpre parut en Bretagne vers la fin du douzième siècle; tous ceux qu'elle frappait étaient retranchés de la compagnie des hommes; on les renfermait dans des villes particulières : ils avaient leurs prêtres, leurs églises, leur cimetière, et formaient au milieu du monde une société à part, dont la douleur était le partage, et l'horreur la sauvegarde. Plus tard, quand le mal devint moins commun, on permit aux malades d'habiter à la porte des villes, d'y faire le commerce de fil et de chanvre et le métier de cordier; mais on leur assigna des demeures à l'écart.

Dès que les premiers symptômes du mal se manifestaient, on se rendait processionnellement chez le lépreux, comme s'il eût été réellement mort.

Un ecclésiastique, en surplis et en étole, lui adressait quelques paroles de consolation, l'exhortait à se résigner à la volonté de Dieu, le dépouillait de ses vêtements pour le revêtir d'une casaque noire, l'aspergeait d'eau bénite, et le conduisait à l'église.

Le chœur était tendu de noir comme pour les enterrements; le prêtre, revêtu d'ornements de même couleur, montait à l'autel; le malade entendait la messe à genoux entre deux tréteaux, couvert du drap mortuaire, à la lueur des cierges funèbres.

Après l'office, le prêtre l'aspergeait de nouveau d'eau bénite, chantait le *Libera*, et le menait à la demeure qu'on lui destinait, qui avait pour meubles un lit, un bahut, une table, une chaise, une cruche, et une petite lampe. On donnait en outre au malade un capuchon, une robe, une housse, un barillet, un

X

AR C'HAKOUS.

(Ies Treger.)

ANN DEN IAOUANK.

O krouer env hag ann douar !
Mantret va c'halon gant glac'har,
O kounan enn noz hag enn de
D'am dousik koant, d'am c'harante.

Me zo war va gwele chomet,
Dalchet, sioaz ! gand ar c'hlenved ;
Ma ve va dousik a zeufe,
E berr-amzer am frealzfe.

Evel gand ar werelaouen,
Goude eunn nozvez a anken ;
Mar zeufe ma dous d'am gwelet,
E venn gant hi dizoaniet.

Mar lakafe beg he geno
War bordik skudel va louzo,
Da evan goude p'az affenn,
Gweleet raktal e vizenn.

Ar galon a poa d'in roet,
Va muian karet, da viret,
N'em euz kollet na distroet,
Na laket da uz fall e-bed ;

Ar galon a poa d'in roet,
O va dousik koant, da viret,
Em euz mesket gand va hini ;
I'ini da hini, va hini ?

X

LE LÉPREUX.

(Dialecte de Tréguier.)

LE JEUNE HOMME.

Créateur du ciel et de la terre! mon cœur est accablé de douleur; je passe mes jours et mes nuits à songer à ma douce belle, à mon amour.

La maladie, hélas!, me tient cloué sur mon lit; si ma douce belle venait, elle me consolerait bientôt.

Comme l'étoile du matin, après une nuit d'angoisse, si ma douce me venait voir, elle me soulagerait.

Si elle touchait du bout des lèvres les bords du vase de ma tisane, en buvant après elle je serais guéri à l'instant.

Le cœur que tu m'avais donné, ô ma bien-aimée, à garder, je ne l'ai perdu, ni distrait, ni mis à mauvais usage;

Le cœur que tu m'avais donné, ô ma douce belle, à garder, je l'ai mêlé avec le mien; quel est le tien? quel est le mien?

AR PLAC'H.

Piou a gomz ouz-in evel-ze,
Ha me ken du hag eur vran e?

ANN DEN IAOUANK.

Pa vec'h ken du hag ar mouar,
Gwenn-kann hoc'h d'ann hini ho kar!

AR PLAC'H.

Den iaouang, eur gaou a leret!
Va c'halon d'hoc'h, n'em euz roet;
Nem euz ker mui ac'hanoc'h,
Eur c'hakouz a ouzonn-me oc'h!

ANN DEN IAOUANK.

'Vel eunn aval e beg ar ween
E ma kalon ar femelen;
Kaer ve ann aval da welet,
Hag eur prenv e kreiz zo kuet.

Evel eunn delien war ar brank,
E ma gened ar plac'h iaouank;
Ann delien gouez war ann douar,
Ar c'hened ive a ziskar.

'Vel a bleun glaz-diouz lez ar stank,
Ma karante ar plac'h iaouank;
Ar bleunig a dro wechigo,
Ar bleunig a dro, a zistro;

Ar bleunig a dro wechigo,
Karante ar plac'h dro ato.
Ar bleun a ielo gand ann dour,
Ha gand ann ankoun ann traitour.

LA JEUNE FILLE.

Qui est-ce qui me parle de la sorte, à moi, qui suis aussi noire qu'un corbeau.

LE JEUNE HOMME.

Quand vous seriez plus noire qu'une mûre, vous seriez blanche pour qui vous aime.

LA JEUNE FILLE.

Jeune homme, vous en avez menti! je ne vous ai point donné mon cœur; je ne veux plus de vous, vous êtes lépreux, je le sais bien!

LE JEUNE HOMME.

A une pomme à la cime de l'arbre ressemble le cœur de la femme; la pomme est belle à voir, mais elle cache un ver dans son sein.

A une feuille sur la branche ressemble la beauté de la jeune fille; la feuille tombe à terre; ainsi déchoit la beauté.

A la fleur bleue du bord de l'étang ressemble l'amour de la jeune fille;
La petite fleur tourne parfois; la petite fleur tourne et retourne;

La petite fleur tourne parfois, l'amour de la jeune fille tourne toujours.
L'eau entraînera la fleur, et l'oubli la mémoire des trompeurs.

Me a zo eur c'hloaregik paour,
Me a zo mab da Iann Kaour ;
Beann onn bet tri bloa o studi,
Hogen breman na inn ket mui.

Benn eur pennad me lei endro,
Me iei endro kuit deuz ar vro ;
Benn eur pennadik vinn maro,
Ha d'ar purkator me ieló.

Je suis un pauvre jeune clerc ; je suis fils de Iann Kaour ; j'ai passé trois ans à l'école, mais maintenant je n'y retournerai plus.

Dans un peu de temps je m'en irai encore, je m'en irai encore loin du pays ; dans un peu de temps je serai mort, et m'en irai en purgatoire.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Ces deux dernières strophes respirent une mélancolie profonde et une résignation, qui, du reste, est celle des Bretons dans toutes les circonstances de la vie. L'auteur de la pièce du Lépreux, dont j'ai parlé plus haut, en regrettant de ne pouvoir la citer, fait tenir au jeune homme atteint du fléau un langage peu différent de celui qu'on vient d'entendre.

« Le pauvre lépreux sur la terre n'a plus ni amis ni parents... « Elevez-moi une cabane au milieu de la grande lande; percez-y « dans le mur une fenêtre que je puisse voir la procession passer, « croix et bannière en tête : hélas ! je ne les porterai plus. »